

N. C.

LE PAYSAN ET LA TERRE

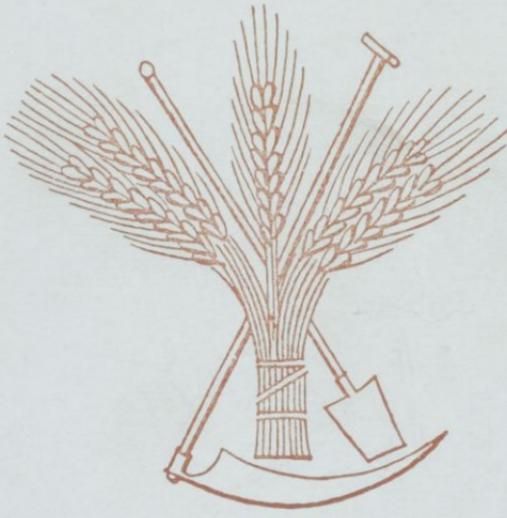
Collection fondée par Marc Bloch et dirigée par Charles Parain



JACQUES WEULERSSE

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille

PAYSANS
DE SYRIE
ET DU PROCHE-ORIENT



nrf

2557

GALLIMARD



★

PAYSANS
DE SYRIE
ET DU PROCHE-ORIENT

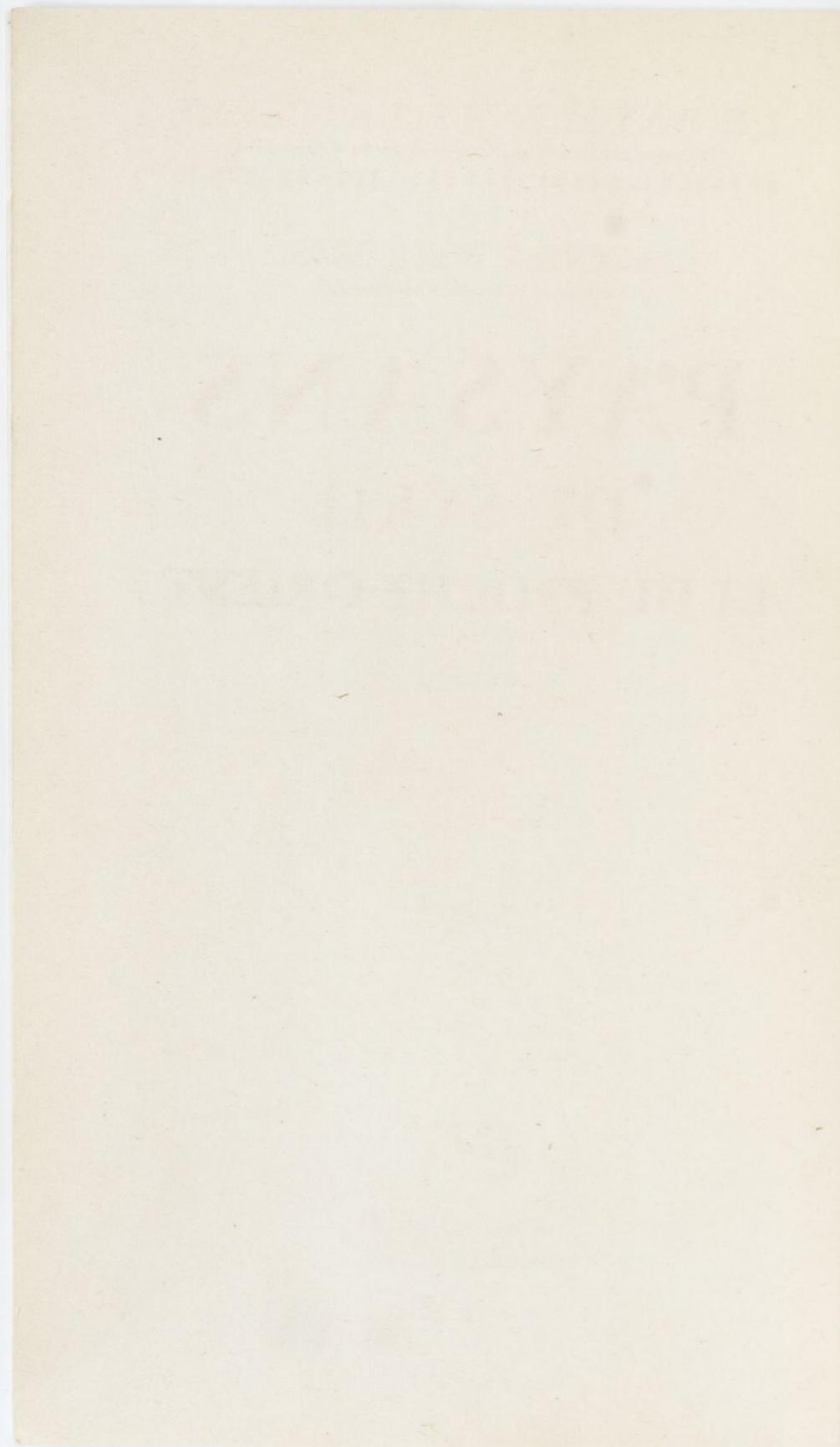
1671

~~257~~

0²a
676

DL 10838

21-10-46



LE PAYSAN ET LA TERRE

Collection fondée par Marc Bloch et dirigée par Charles Parain



JACQUES WEULERSSE

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille

PAYSANS
DE SYRIE
ET DU PROCHE-ORIENT

nrf



GALLIMARD

S. P.



*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1946.*

A LA MÉMOIRE
DE CEUX QUI FURENT A LA NAISSANCE

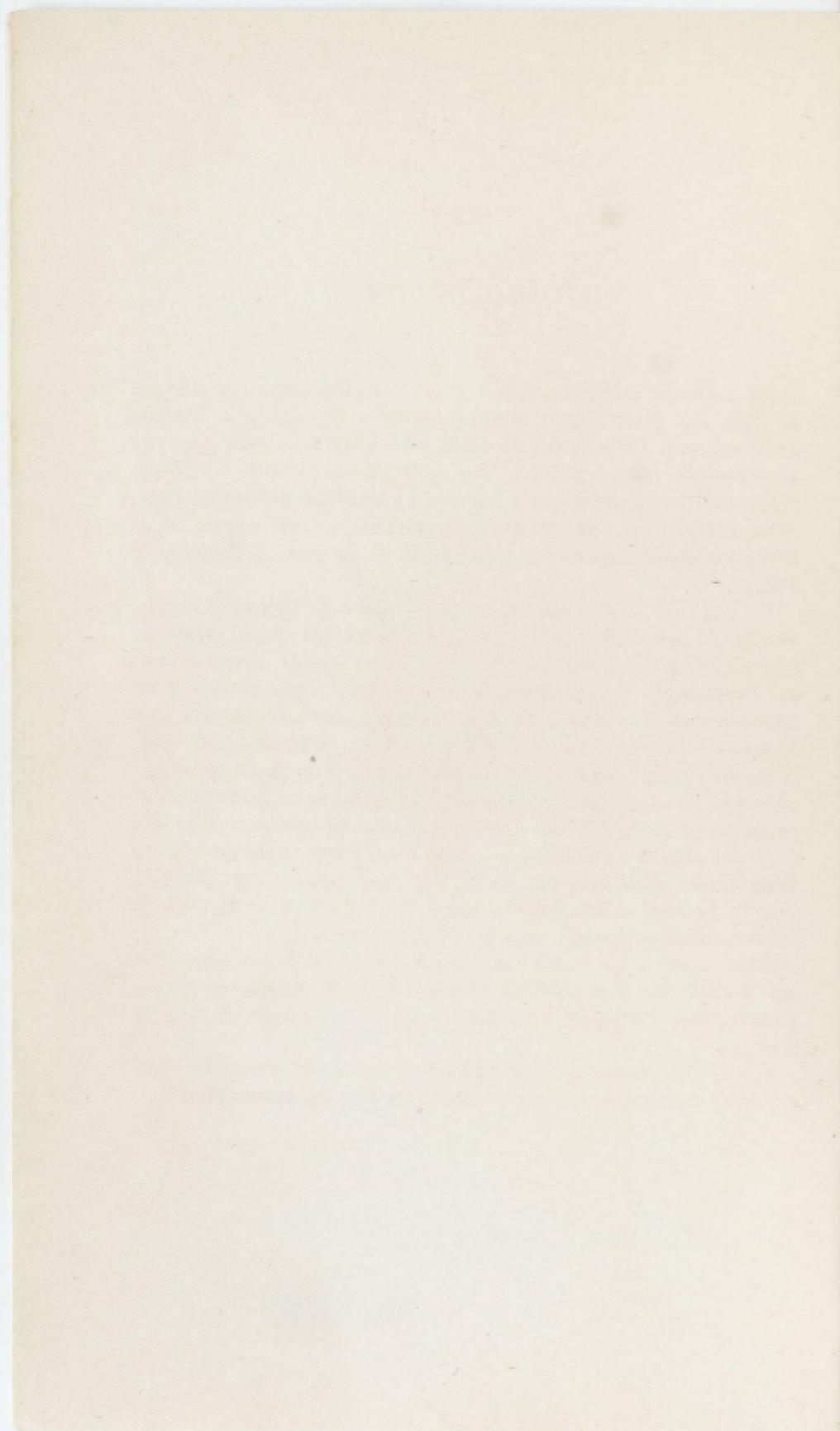
DE CE LIVRE

MARC BLOCH

ET

ANDRÉ DÉLÉAGE

Morts pour la France



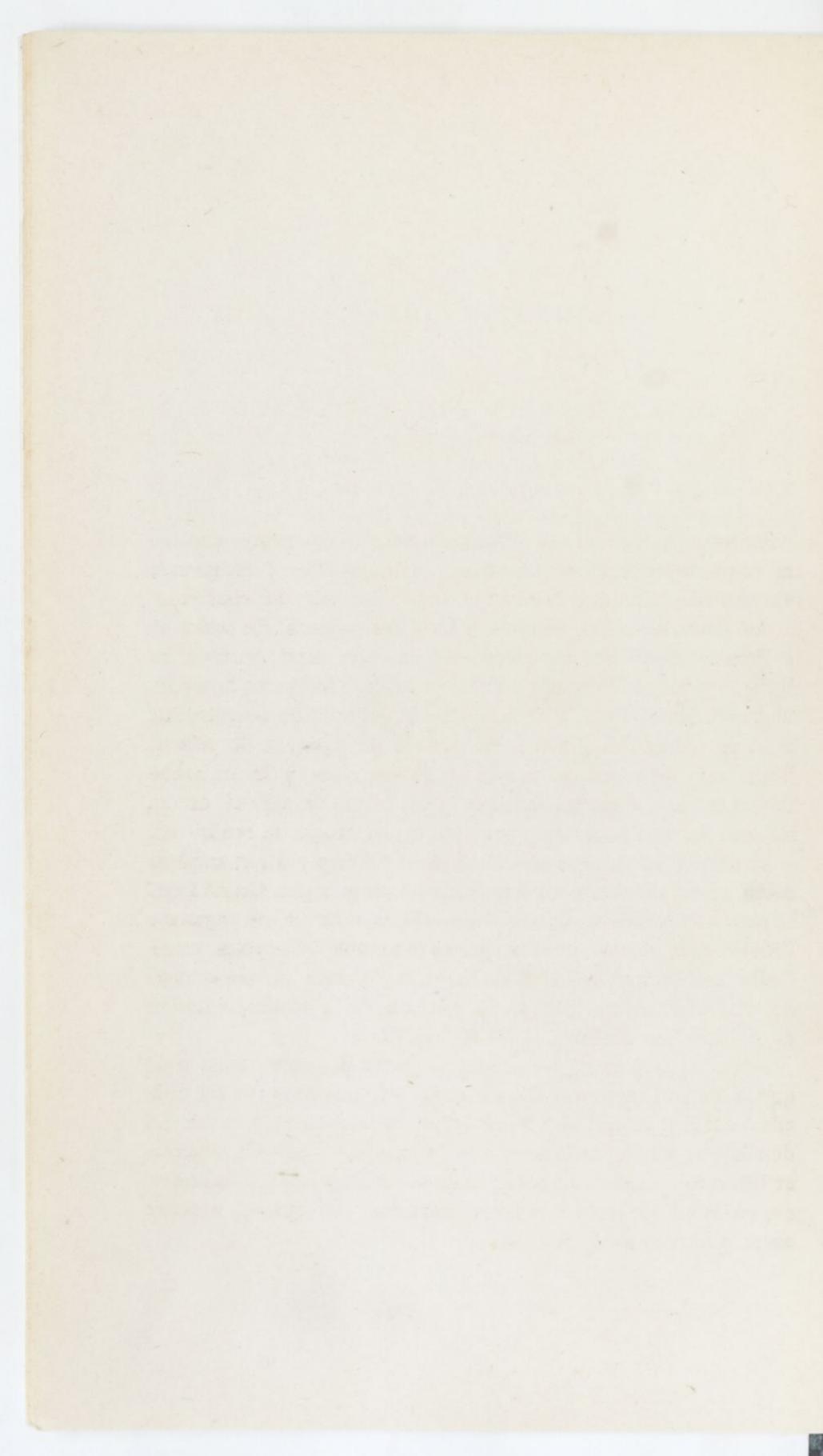
NOTE DE L'ÉDITEUR

La collection Le Paysan et la Terre a été fondée à nos éditions en 1935 par Marc Bloch, alors professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. Un seul des ouvrages qu'il avait demandés pour elle a pu paraître jusqu'à présent, celui de M. Henri Labouret : Paysans d'Afrique Occidentale, qui a été mis en vente au printemps 1941. Nous espérons en publier prochainement un second, auquel Marc Bloch tenait particulièrement, celui de M. G. Le Bras : L'Église et le Village.

En 1941, il nous a été impossible, à cause de l'occupation allemande, de mentionner le nom de Marc Bloch sur la couverture du livre de M. H. Labouret à la place où figure ordinairement le nom du directeur de la collection, et la note qu'il avait rédigée pour annoncer son entreprise a dû être imprimée sans sa signature sous le simple titre de Note de l'éditeur. A ce moment-là, du reste, Marc Bloch était empêché par son exil en province, de s'occuper efficacement de sa collection. Il confia bientôt à André Déléage, alors professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, le soin de le suppléer. C'est à l'activité de celui-ci que nous devons le présent ouvrage de M. Jacques Weulersse sur les Paysans de Syrie et du Proche-Orient. Le livre de M. Albert Dauzat : Le Village et le Paysan de France, avait été retenu entre temps par nous-mêmes.

Marc Bloch a été fusillé par les Allemands en juillet 1944 pour son attitude héroïque dans la résistance. André Déléage a été tué quelques mois plus tard, en décembre 1944, sur le front du Luxembourg.

Nous nous associons ici à l'hommage qui a été rendu à l'un et à l'autre par leurs confrères et leurs disciples du monde entier.



INTRODUCTION

Parlez à quelqu'un du Proche-Orient, il évoquera aussitôt un pays de cités et de nomades; quelques villes prestigieuses au cœur de solitudes : Palmyre, Damas, Baalbek; des chameaux et des caravanes. Il ne pensera guère à des paysans. Et pourtant le Proche-Orient est essentiellement un pays rural; partout, en Syrie, comme en Palestine, comme en Irak, citadins et nomades ne constituent qu'une faible minorité; la majorité du peuplement, le corps même des nations, est formée de paysans, de *fellahs*. Derrière le décor de ses ruines et de ses villes, l'Orient arabe vivant est une vaste paysannerie. C'est la vie de celle-ci, de ces millions de fellahs obscurs, que nous avons essayé de rendre ici.

La tâche n'allait pas sans difficultés et d'abord par son ampleur même : c'est un bien petit livre pour un grand sujet. Grand sujet et pourtant peu de ressources documentaires. Sur la vie paysanne l'Histoire est muette; avec ses gestes immuables et répétés depuis l'aube des temps, le fellah d'Orient est comme un personnage de toile de fond; nul n'a jamais pris soin de le décrire, *a fortiori* de peindre ses sentiments : c'est un décor.

Même de nos jours, les études approfondies sont rares; c'est que la vie de la terre est chose secrète. En tous pays elle est difficile à saisir pour qui ne l'a pas vécue, et pour celui-là même elle demeure rebelle à l'analyse et à la description : réalités paysannes et littérature ont toujours fait mauvais ménage. Et les difficultés s'accroissent en terre étrangère, lointaine, où tout est obstacle entre observateur et observé.

La plupart des ouvrages récents auxquels nous avons eu recours ont été plus ou moins inspirés par l'*Institut français de Damas* ; nous ne citerons pas ici de noms, ils seraient trop nombreux, et comment choisir entre camarades et amis ? Mais ce nous est un devoir de signaler l'importance et la valeur de l'œuvre collective ainsi accomplie et de remercier tous ceux qui ont aidé à sa réalisation, en France et au Levant.

La délimitation géographique du sujet posait d'autres problèmes : nous ne discutons pas ici le caractère artificiel des frontières des Mandats ; l'unité du Proche-Orient arabe, de la Méditerranée au golfe Persique, est indiscutable, surtout quand il s'agit de civilisation paysanne. On ne pouvait cependant négliger les frontières de fait ni l'évolution autonome de chacun des États successeurs de l'Empire Ottoman. Il fallait enfin se restreindre pour que la description ne se perdît pas en généralités vagues, pour qu'elle gardât le contact vivant et vécu avec la réalité multiple et diversifiée.

C'est pourquoi nous nous en sommes tenu surtout aux Pays du Levant sous Mandat français que nous avons l'avantage de connaître personnellement sous presque tous leurs aspects. Seulement Syrie et Liban n'ont pas été traités en entités distinctes séparées de la masse des Pays Arabes, mais, au contraire, comme des exemples représentatifs de cette unité plus vaste à laquelle ils appartiennent. C'est ce qu'a voulu exprimer le titre même de l'ouvrage : *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*.

Le plan du livre n'appelle pas de commentaires particuliers ; deux parties le composent. Dans la première, nous nous sommes efforcés d'analyser les conditions de la vie paysanne et d'expliquer ses caractères originaux. Dans cette tentative, nous avons conscience d'avoir posé plus de problèmes que nous n'en avons résolu, et les solutions que parfois nous apportons nous apparaissent à nous-mêmes comme souvent fragiles ; ce seraient plutôt des hypothèses de travail et nous voudrions qu'elles soient prises ainsi, c'est-à-dire qu'elles suscitent curiosités, controverses et travaux nouveaux qui les infirment, les confirment ou les nuancent. Pour toutes les sciences humaines, géographie, histoire, ethnographie, sociologie, économie politique, etc., le Proche-Orient

est une terre d'élection et le domaine des recherches paysannes y est pour ainsi dire vierge. Dans la seconde partie, essentiellement descriptive, nous avons voulu reconstituer la vie réelle du fellah dans son unité humaine (chap. I), puis dans ses diversités géographiques (chap. II).

Il nous faut enfin dire un mot des conditions dans lesquelles ce livre est né. Il a été conçu, préparé et en majeure part rédigé pendant la guerre, en 1943 et 1944 avant la Libération, à un moment où toute relation avait cessé avec les terres du Levant qui semblaient appartenir à une autre planète, inaccessibles. Depuis, nous n'avons pas essayé de le mettre, artificiellement et après coup, au goût du jour; il est donc composé sur une documentation qui s'arrête en 1940¹. Mais ce qu'il perd ainsi en actualité, nous espérons qu'il le regagne par une certaine hauteur de vue. Souvenirs et jugements ont eu le temps de s'ordonner, de se décanter, de se libérer de la contingence de l'expérience au jour le jour.

Nous espérons aussi que cet éloignement lui a donné plus d'impartialité, en lui conférant un peu de la sérénité de l'histoire; selon la formule de la préface de *Bajazet*, « l'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps », et du Paris occupé de 1943 au libre Levant, il y avait bien plus que les mille lieues que comptait Racine de la cour du Roi Soleil à celle du Grand Seigneur.

Mais impartialité ne veut pas dire indifférence; nous avouons ne pas être indifférent à la condition humaine. Si ce livre a quelque valeur, c'est au sentiment qu'il le doit, à la sympathie ressentie pour des êtres humains, sympathie sans laquelle la géographie dite humaine n'est plus que nomenclature, catalogue, classification et arguties d'école. C'est donc au fellah anonyme que ce livre est dédié, à ces fellahs sans nom côtoyés le long des pistes ou croisés dans les sentiers de montagnes, chez qui nous avons partagé le pain et le *leben*, avec qui nous avons souvent communiqué d'une phrase ou d'un regard, dans un même sentiment de dignité humaine. Ce sont ces images vivantes et fraternelles

1. A la suite d'un voyage de l'auteur au Levant pendant l'hiver 1945-1946, quelques notes ont été ajoutées en bas de page, la bibliographie rajeunie et la conclusion générale écrite à nouveau.

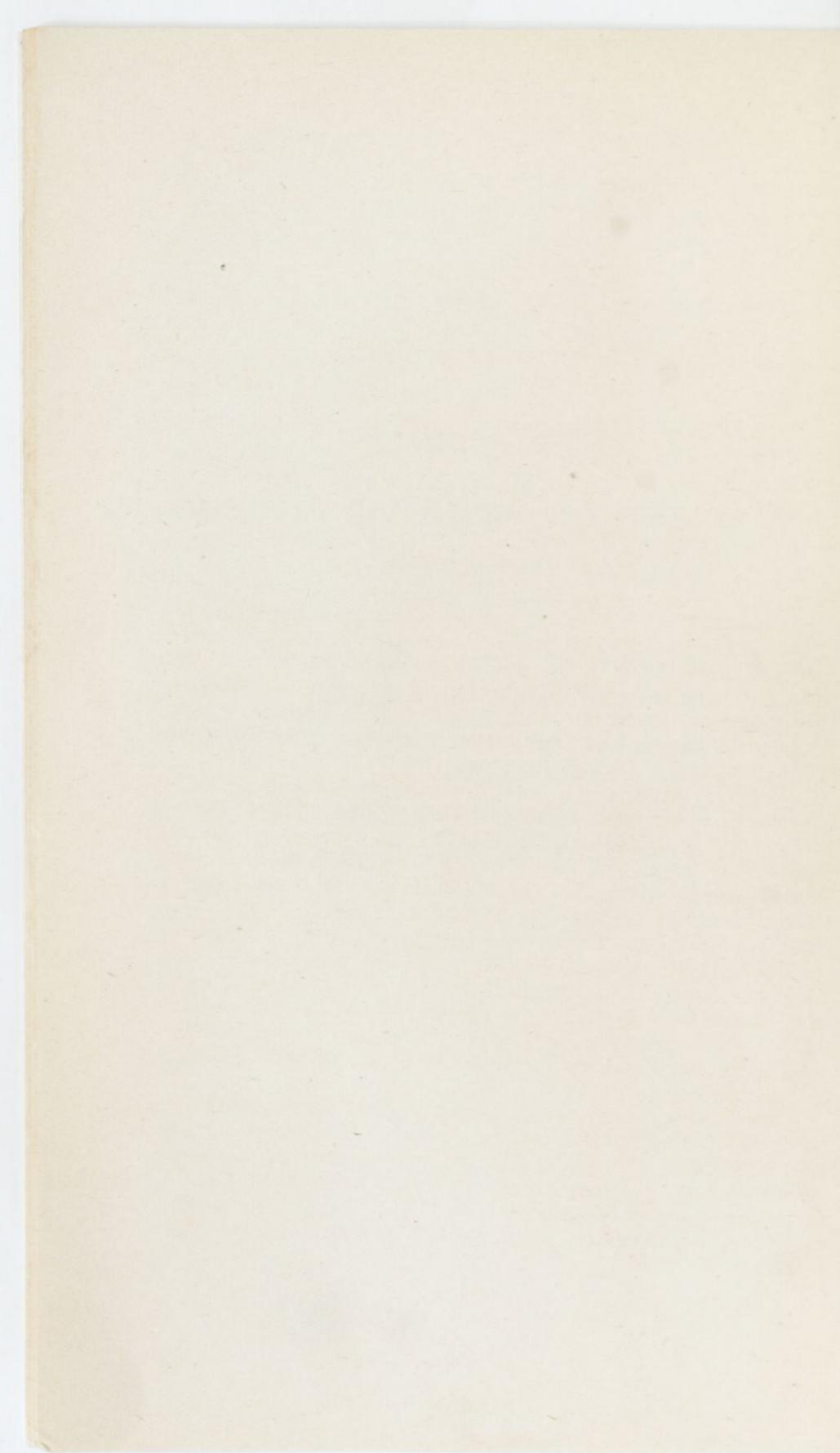
qui nous ont guidé au cours des développements même les plus abstraits ; nous nous sommes efforcés de ne pas les trahir et nous souhaiterions que le lecteur en aperçût le reflet par delà les mots.

Nous avons aussi parlé de l'œuvre de la France avec le maximum de sincérité. Cette œuvre, le pays peut la regarder en face. Sans doute, il y eut bien des imprudences, des erreurs et des fautes, sans doute aurait-on pu mieux faire, si l'on s'était mieux préparé à cette tâche. Mais dans l'ensemble et vis-à-vis de cette masse paysanne qui constitue l'immense majorité et le corps sain des peuples, l'action française fut loyale, désintéressée et, nous le croyons, heureuse. L'avenir est plus incertain que jamais, mais pour le bien commun de tous, nous pensons que la France en Orient n'a pas achevé son rôle. Qu'à cette grande entreprise, ce livre soit une modeste contribution.

LIVRE PREMIER

LES CONDITIONS DE LA VIE PAYSANNE

- Chapitre* I. — LES CONDITIONS NATURELLES.
— II. — LES CONDITIONS HISTORIQUES.
— III. — LES CONDITIONS SOCIALES. PROPRIÉTÉ ET
EXPLOITATION.
— IV. — ÉCONOMIE ET TECHNIQUES PAYSANNES.
— V. — L'ÉVOLUTION RÉCENTE (1918-1939).



CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS NATURELLES

*La situation générale. — Le climat. — Les eaux.
Les sols. — La végétation.*

LA SITUATION GÉNÉRALE.

Parachevant à l'Est la clôture du monde méditerranéen, les Pays du Levant s'insèrent profondément dans la masse du continent asiatique. Entre les hautes terres tourmentées et neigeuses de l'Asie Mineure au Nord et les solitudes brûlantes de l'Arabie, ils s'étendent largement ouverts jusqu'au golfe Persique et aux chaînes du Zagros, jusqu'aux plateaux de l'Iran, avant-poste de l'Asie Centrale.

Ce double visage, méditerranéen et asiatique, explique et résume l'originalité de ces terres dans le monde et dans l'histoire. Pour nous, fils de la Méditerranée, elles demeurent la contrée mystérieuse d'où, chaque jour, jaillit le soleil avant d'accomplir sa course quotidienne au-dessus des flots familiers de notre mer natale : c'est l'*Orient* par définition, le *Levant* par excellence. Mais ce sont aussi, par delà leur barrière de montagnes, les pays lointains, perdus dans la brume de l'Histoire, où s'est levée avec le soleil l'aube de notre civilisation : de là toute la richesse de sentiments, de résonances en quelque sorte héréditaires, qu'éveillent aujourd'hui en nous ces mots magiques de Levant et d'Orient. Quelles réalités géographiques recouvrent-ils sous leur manteau d'images et de souvenirs ?

C'est d'abord un très vaste pays : du Nord au Sud, tout au long du bassin oriental de la Méditerranée, il s'allonge sur plus de 600 kilomètres, du golfe d'Alexandrette au tournant de l'Asie Mineure, jusqu'à la frontière d'Égypte, au désert de l'isthme de Suez, au tournant de l'Afrique. D'Ouest en Est, il faut compter près de 1.000 kilomètres, des rivages de Beyrouth aux premières chaînes de l'Iran.

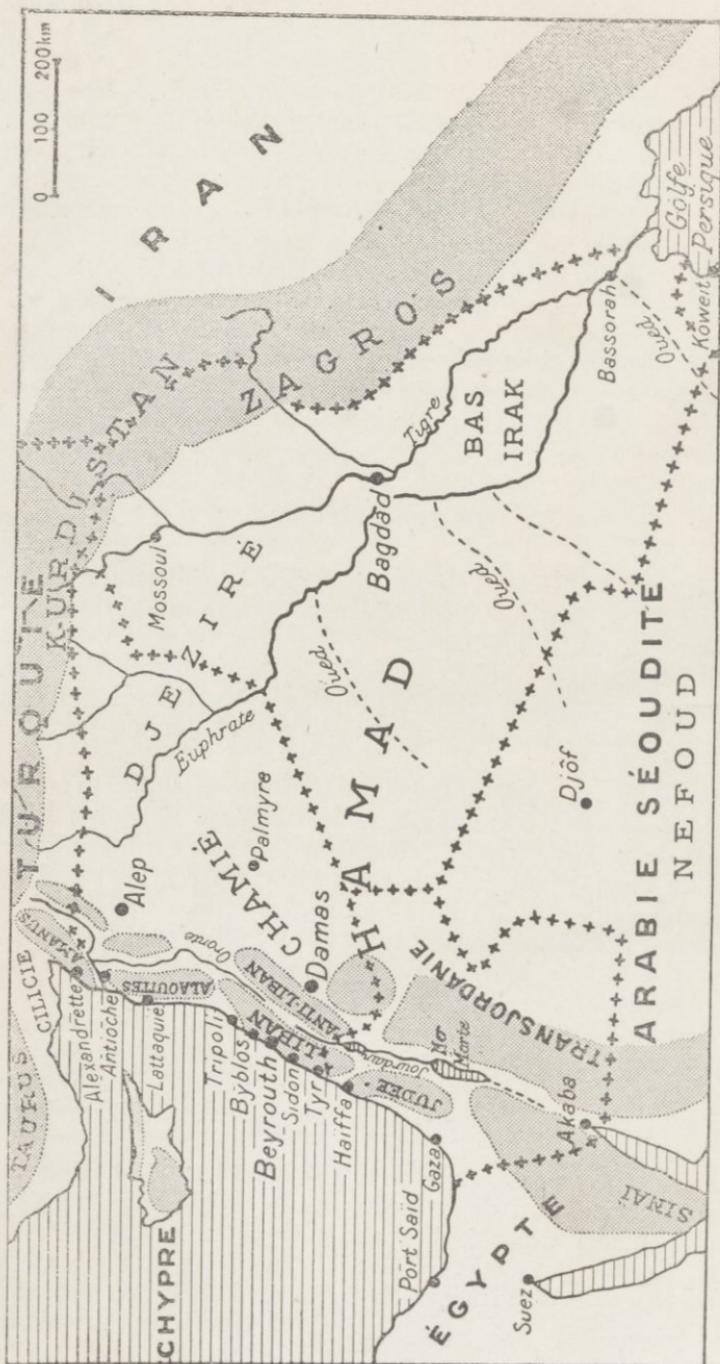


FIG. 1. — Carte d'ensemble. Les grandes régions. En grisé, les zones montagneuses.

Mais ce fragment de continent est moins varié qu'on pourrait s'y attendre. Ce n'est pas qu'il soit monotone, loin de là, puisque ses paysages offrent quelques-unes des oppositions les plus saisissantes de la planète. Mais c'est une terre plus contrastée que nuancée où le voyageur retrouve, suivant ses itinéraires, la même succession de paysages simples, grandioses et heurtés; simplicité, grandeur et heurts qui résultent de sa structure même (*fig. 1*).

Au-dessus du rivage quasi rectiligne de la Méditerranée, les terres du Levant s'enlèvent en une puissante barrière montagneuse, parallèle à la côte et à peu près ininterrompue. La masse la plus importante et la mieux individualisée se dresse au centre même, c'est le massif du Liban qui culmine à plus de 3.000 mètres, à quelques kilomètres à peine de la mer. Elle se prolonge vers le Sud par les hauteurs de Galilée (1.200 m.) et de Judée (1.000 m.) jusqu'au massif sauvage du Sinaï (2.800 m.), à l'extrême lisière du monde levantin, face à la mer Rouge et à l'Afrique. Vers le Nord, la même continuité du relief se manifeste par le massif Alaouite (1.500 m.), le Cassius (1.700 m.) et l'Amanus (2.000 m.) qui va rejoindre les premières chaînes du Taurus de Cilicie. Partout la raideur des versants et la rareté de la terre végétale s'opposent aux cultures; cependant certains de ces massifs, pour des raisons que nous verrons, ont connu une vie agricole intense: c'est le cas, en particulier, du Liban.

Cette barrière montagneuse domine une série de plaines littorales, plus ou moins resserrées, mais toujours fertiles: la douceur du climat, l'abondance des eaux et les facilités offertes à la navigation ont fait de cette étroite bande littorale, grâce à sa situation privilégiée au contact de l'Asie et de la Méditerranée, un des domaines favoris de l'histoire: c'est là que s'est développée la Phénicie autour de Tyr, Sidon et Byblos; c'est là qu'ont prospéré quelques-unes des métropoles de l'Orient hellénistique et romain: Antioche et Séleucie de Piérie aux bouches de l'Oronte, plus au Sud Laodicée, l'actuelle Lattaquié, et Béryte, l'actuelle Beyrouth, enfin Césarée de Palestine; ce fut le théâtre des Croisades et le domaine des Échelles du Levant. La vie agricole y fut souvent prospère, mais l'exiguïté des terres la maintint toujours dans la dépendance de l'activité commerciale et urbaine: c'est un pays de cités plus que de paysans.

Au delà des reliefs littoraux, vers l'Est, se révèle le trait le plus original de la structure du Levant: c'est un profond fossé, de direction Nord-Sud, qui le traverse en son entier, et qui est lié à l'une des failles maîtresses de l'écorce terrestre; il se relie en effet directement aux effondrements de la mer Rouge, de l'Abyssinie et de l'Afrique Orientale. Il se manifeste partout

d'une façon saisissante par des abrupts de 1.000 et 2.000 mètres de dénivellation, et il est partout également souligné par l'hydrographie. Au Sud, il est occupé par la vaste nappe de la mer Morte dont les eaux brillent, éclatantes et stériles dans un paysage d'éblouissante désolation; sa surface est à 392 mètres au-dessous du niveau de la mer, ce qui en fait la plus profonde dépression des terres émergées. Plus au Nord, il est marqué par les cours inverses du Jourdain et de l'Oronte.

Son rebord oriental est la réplique, affaiblie mais puissante encore, des reliefs de son flanc occidental. C'est au centre que ce dispositif est le mieux marqué, avec l'opposition classique du Liban et de l'Anti-Liban dont les sommets approchent de 3.000 mètres (Hermon : 2.814 m.). Au Sud, les hauteurs de Transjordanie se prolongent jusqu'en Arabie, dépassant encore souvent les 1.000 mètres, tandis qu'au Nord, les petits massifs calcaires qui bordent la vallée moyenne de l'Oronte s'étagent entre 800 et 900 mètres.

Cet ensemble, côte méditerranéenne, massifs littoraux, fossé central et rebord oriental, présente une étonnante succession de paysages et une extraordinaire variété d'aspects; il ne forme cependant que la façade des Pays du Levant et une façade relativement étroite : moins de 100 kilomètres à vol d'oiseau séparent Beyrouth de Damas, et presque nulle part cette zone montagneuse ne dépasse 150 kilomètres de large : c'est au delà que commence la véritable terre syrienne que l'éclat de sa lisière méditerranéenne dissimule trop souvent à nos yeux d'Occidentaux.

A l'intérieur, le paysage change brutalement; plus de sautes de relief, plus de contrastes, mais de grands pays monotones et nus, des horizons sans fin sous un ciel sans bornes. Toutes les contrées de l'intérieur, soit plus des $\frac{4}{5}$ de ce que nous avons appelé le Proche-Orient, sont, en effet, constituées de plaines et de plateaux qui s'inclinent insensiblement de toutes parts vers le sillon du golfe Persique; les axes de drainage y sont marqués par le cours des deux grands fleuves, l'Euphrate et le Tigre, qui mêlent leurs eaux avant d'atteindre la mer. Ce sont leurs alluvions qui, au cours des âges, ont gagné sur le golfe l'actuelle Basse Mésopotamie, terre de boue et de limon.

Dans cette immense étendue, il est difficile de définir des régions naturelles individualisées : l'absence de relief, la rareté des eaux courantes ne permettent guère de tracer de limites; les cadres humains y sont aussi flous, le nomadisme y régnant presque partout. L'extrême Sud, au contact de l'Arabie proprement dite, est formé par de vastes plateaux calcaires, dures tables de cailloux sous un soleil implacable, c'est le *Hamad*, domaine

exclusif des Nomades, que se partagent Transjordanie, Syrie et Irak. Vers le Nord, l'aridité s'atténue en même temps que se diversifie le relief; quelques oasis apparaissent dont Palmyre : c'est la *Chamié*. Plus au Nord encore, au delà de l'Euphrate et jusqu'au Tigre, l'immense plaine de Haute Mésopotamie qui s'étale jusqu'aux avant-monts du Taurus a reçu le nom arabe de *Djeziré*, c'est-à-dire « l'Île » entre les deux fleuves. Encore désertique dans le Sud, elle devient cultivée ou cultivable à mesure que l'on se rapproche des montagnes.

Toute différente est la Basse Mésopotamie ou Bas Irak, qui s'ouvre entre les deux fleuves au Sud de la latitude de Bagdad (*Pl. I-2*). La chaleur quasi continue y fait prévaloir des conditions désormais plus tropicales que méditerranéennes; le palmier-dattier devient l'arbre caractéristique, en masses denses et sombres autour des villes et villages, partout où a pu se maintenir l'irrigation; à l'extrême Sud, à Bassorah, on est déjà aux limites du monde indien, au confluent des deux Orient : le Proche et l'Extrême.

A l'Est et au Nord-Est du Tigre enfin, les plaines qui montent vers le Zagros et le Kurdistan rappellent et prolongent la *Djeziré*, mais elles vivent à l'ombre des puissantes chaînes qui les dominent et l'influence des populations montagnardes, des Kurdes en particulier, s'y fait déjà sentir; comme au Sud-Est, nous sommes ici aux frontières du monde arabe (*Pl. I-1*).

Telle est dans son ensemble, et vue pour ainsi dire à vol d'avion, la structure générale du pays. Cette terre ainsi délimitée et définie, quelles ressources offrait-elle à la vie agricole? Quelles possibilités présentait-elle, quelles servitudes imposait-elle à la vie paysanne?

LE CLIMAT.

Tout le pays est soumis à ce qu'on a coutume d'appeler le climat méditerranéen. Le terme est exact, mais imprécis; il présente, en effet, des aspects fort différents de Lisbonne à Bagdad. Voyons donc, en nous plaçant au point de vue non du météorologiste mais du paysan, quelles possibilités agricoles comportent les nuances diverses des climats méditerranéens du Proche-Orient¹.

Le rythme annuel est partout le même; il comprend deux saisons majeures : un été, long, très long même, s'étendant sur cinq à six mois et parfois davantage, et un hiver assez court, trois mois environ, mais profondément marqué. De la fin avril

1. Pour l'étude du climat nous renvoyons à la bibliographie. Voir en outre L. DUBERTRET et J. WEULERSSE, *Manuel de Géographie*, op. cit.

à la fin octobre, c'est à peu près partout l'immuable été oriental : stabilité barométrique absolue, absence quasi totale de précipitations pluvieuses et même de nébulosité. Tout au long de ces six mois, la coupole du ciel reste pure de toute tache nuageuse et pas une ombre ne vient rafraîchir la surface brûlée de la terre.

Tout le pays est alors soumis à l'influence de l'anticyclone des Açores qui s'étend sur l'ensemble du bassin méditerranéen. Son action est encore renforcée ici par le puissant appel d'air qui se crée au sein de la masse surchauffée du continent asiatique ; les vents d'été soufflent donc tous du secteur Ouest : Sud-Ouest sur la côte, Ouest franc à l'intérieur ; ces vents souvent violents activent encore l'évaporation et accroissent l'aridité du climat. Le soleil, déjà près du zénith et dans un ciel exempt de toute vapeur, y déploie une violence quasi tropicale.

En lui-même, l'été syrien serait donc une saison morte : c'est un climat de désert, et c'est d'ailleurs cet aspect que le pays présente dans toute sa partie centrale. Même les terres les plus favorisées du pourtour n'échappent pas entièrement à sa dure domination : en septembre, bien des terrains parmi les plus fertiles paraissent, au voyageur, condamnés à une irrémédiable stérilité. L'été n'est donc la saison des moissons et des récoltes que dans certaines régions et grâce aux pluies d'hiver ou à l'irrigation. Mais il n'est pas de lieux qu'il ne marque de son empreinte : rives de la Méditerranée ou sommets du Liban, tous portent le sceau de la longue, irrémédiable sécheresse estivale.

C'est l'hiver seul qui permet la vie agricole et qui fait du Proche-Orient une terre habitable. Non l'hiver en lui-même, car presque partout la baisse de la température est assez marquée pour interrompre en décembre et janvier la vie végétale, mais ce sont ses pluies massives qui alimentent les réserves d'eau sur lesquelles repose la vie du pays. L'hiver oriental est, en effet, extrêmement pluvieux, non par la fréquence mais par l'abondance, la violence même des précipitations : telle station du Liban ¹ reçoit en moyenne pendant le seul mois de février plus de 420 millimètres, c'est-à-dire presque autant que Paris pendant l'année entière. Seulement ces précipitations ne sont pas régulières ; l'hiver oriental est, en effet, à double face et ce trait tient aux principes mêmes de son mécanisme.

Son régime est conditionné par les déplacements de l'anticyclone : lorsque celui-ci est rejeté vers le Sud, la voie est ouverte aux dépressions atlantiques qui balayent alors de bout en bout le couloir méditerranéen. Centrées sur le bassin oriental, ce sont

1. Le Krey, situé sur le versant occidental du Liban, au-dessus de Beyrouth. La pluviosité moyenne annuelle y dépasse 1.630 millimètres.

elles qui apportent leurs pluies au Levant. Mais la route méditerranéenne n'est pas la seule que puissent suivre les dépressions hivernales venues de l'Atlantique ; celles-ci peuvent passer plus au Nord, sur le continent européen lui-même ; l'Orient retombe alors sous le régime anticyclonal : le ciel est aussi pur, plus clair même qu'en été ; les journées demeurent tièdes grâce au soleil, mais les nuits longues sont froides et même glaciales ; à Palmyre le thermomètre tombe à plusieurs degrés sous zéro et l'eau gèle dans les bassins de Damas. Merveilleux pour les touristes, ce beau temps d'hiver, s'il se prolonge, est une catastrophe pour le pays ; le sous-sol ne peut alors renouveler son stock d'eau annuel ; tout hiver sec présage la disette.

L'approche d'une dépression sur la Méditerranée bouleverse les conditions climatiques ; c'est l'irruption brutale de l'hiver au sens occidental du terme : ciel nuageux, vents violents et sautant d'un secteur à l'autre, averses diluviennes et coups de froid. Ces périodes hivernales frappent d'autant plus qu'elles se produisent en des contrées mal préparées à les accueillir : les rivières trop étroites débordent, les routes sont coupées, les gens grelottent dans leurs maisons ouvertes à tous les vents et sans feu ; mais le sol et le sous-sol, nappes profondes, puits et sources font leur plein d'eau.

Le relief aide encore à cette mise en réserve des abondantes mais brèves ressources hydrauliques de l'hiver ; au-dessus de 1.200 mètres environ, les précipitations tombent sous forme neigeuse, au delà de 2.000 la neige tient de longs mois ; c'est elle qui explique l'abondance des eaux du Liban au cœur de l'été, et les crues géantes au printemps de l'Euphrate et du Tigre jusqu'en plein désert. Étincelante au soleil d'avril, la neige est un des horizons familiers de l'Orient, au-dessus de Beyrouth, comme aux lointains de Damas, de Mossoul et d'Ispahan. Associée aux sources vivifiantes, elle est une des images classiques de la poésie orientale, de la Bible aux poèmes persans et aux chansons paysannes de nos jours. Les grosses pluies d'hiver assurent — en temps normal du moins — l'approvisionnement en eau de l'année agricole ; mais le rendement de celle-ci dépend des deux saisons intermédiaires, l'automne et le printemps, saisons courtes et troublées, plus capricieuses encore que l'hiver ; c'est sur ces courtes périodes, de six à sept semaines au plus, que se joue le sort des récoltes, l'abondance ou la misère.

Dès la fin d'octobre, l'été thermique est terminé ; les nuits s'allongent et fraîchissent, le soleil plus bas sur l'horizon n'a plus les mêmes ardeurs méridiennes. Mais les terres demeurent mortes en l'attente des pluies : il faut les premières averses pour

permettre les premiers labours et le départ effectif de la nouvelle année agricole. Aussi novembre est-il attendu avec impatience par les paysans; si les pluies sont abondantes, partout les champs s'ouvrent sous les araires; l'orge et le blé germent et lèvent rapidement sous la tiédeur des derniers beaux jours; le pays se couvre d'une éclatante verdure, d'un vert profond sous un soleil déjà bas, aux ombres longues; de nombreuses fleurs éclosent : c'est comme un avant-printemps avant les froids. Mais si les pluies tardent, la terre sèche et craquelée refuse tout travail et les champs attendent en friche jusqu'aux grands froids ou aux averses diluviennes de l'hiver, nouveaux obstacles à une bonne préparation : l'année agricole est dès lors compromise; sectes rivales et religions ennemies s'unissent en une même prière vers le ciel, pour la pluie.

Mais les inquiétudes de l'automne ne sont rien auprès des angoisses du printemps : dès le début de mars, le soleil déjà chaud fait éclater la végétation; on a mille fois décrit la soudaine et brève splendeur de ces printemps d'Orient : de la mer à la steppe tout fleurit en même temps. Mais la sécheresse guette les plantes à peine écloses et les cultures qui, comme les céréales, vivent du sol superficiel sont rapidement à court d'humidité. Il leur faut encore quelques pluies, pour qu'elles grainent convenablement. Mars et avril sont donc les mois cruciaux pour la récolte : une ou deux averses bien placées suffisent à assurer une récolte; l'on verra alors, comme dans les contes paysans, le grain de blé rapporter 100 pour 1. Malheureusement ces averses bénies sont aléatoires; elles dépendent de l'approche problématique d'une dernière dépression attardée sur la Méditerranée, ou du caprice de traînées orageuses. Si elles manquent totalement, la récolte est perdue; le paysan récoltera moins qu'il n'aura semé, ce sera la famine.

D'autres dangers menacent ces printemps d'Orient éclatants mais traîtres. Le plus fréquent est celui des coups de vent chauds de l'intérieur, phénomène classique sur tout le front désertique du monde méditerranéen, d'Agadir à Alexandrette : *sirocco* au Magreb, *khamsin* au Levant¹. Ils sont dus aux dernières dépressions méditerranéennes provoquant un brusque appel vers la côte des masses d'air surchauffées des déserts intérieurs : les deux cartons que nous donnons ici sur les causes et les effets d'un coup de khamsin illustrent cette situation (*fig. 2 et 3*).

Peu de phénomènes climatiques offrent une pareille brutalité : en quelques heures le thermomètre monte de 10° et même 15°;

1. *Khamsin* est en réalité le terme employé en Égypte où le phénomène est le plus courant. Au Levant, on l'appelle le *chlouq*, c'est-à-dire le vent du Sud-Est.

l'air devient d'une sécheresse irrespirable, le ciel se plombe de particules sableuses, le soleil s'éteint dans une brume sèche et jaunâtre, effaçant toute ombre. L'effet du khamsin est d'autant plus pénible que l'on sort à peine de l'hiver; il est particulièrement funeste aux arbres fruitiers et aux plantes annuelles. Par ailleurs, les coups de chaleur humides sans vent risquent de provoquer dans les céréales la rouille et l'échaudage; en quelques jours, la moitié d'une récolte peut être perdue.

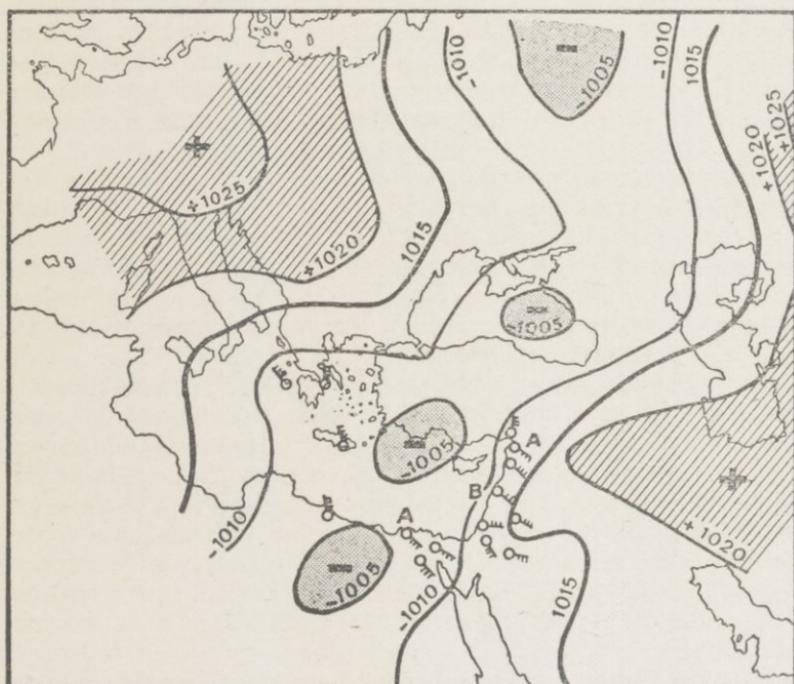


FIG. 2. — Situation atmosphérique de printemps : khamsin (7 mars 1929).

Ces incertitudes climatiques s'expliquent par la situation du pays; nous sommes ici, il ne faut jamais l'oublier, à l'extrême limite vers le Sud de la zone tempérée : Beyrouth est à la latitude de Laghouat et Jérusalem à celle de Ouargla en plein Sahara. De là, les caprices des saisons, dont une seule est stable et sûre, le désertique été. De là aussi l'inégalité des années, caractéristique des régimes arides : d'une année à l'autre le total des précipitations peut varier du simple au double et même du simple au triple. Or, étant donnée la sécheresse de base du climat, toute année au-dessous de la moyenne est une menace pour les cultures.

Circonstance aggravante, loin d'alterner, les années déficientes ont coutume de s'entraîner l'une l'autre et de se suivre par périodes : ce sont les sept vaches grasses et les sept vaches maigres du songe de Pharaon dans l'histoire de Joseph, « les sept épis pleins et beaux, montés sur une même tige, et les sept épis vides,

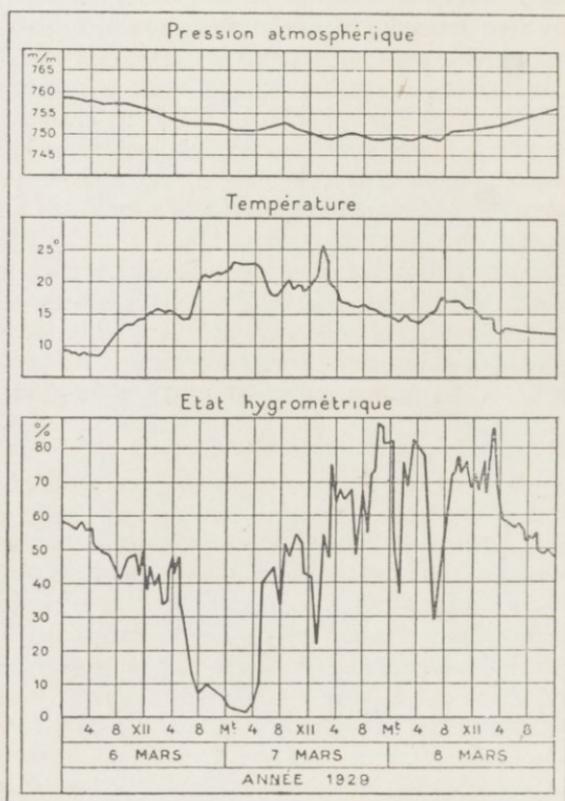


FIG. 3. — Effets du khamsin.

Variations de la pression, de la température et de l'humidité de l'air à Ksara (Liban), les 6, 7 et 8 mars 1929.

maigres et brûlés par le vent d'Orient¹ ». Lorsque plusieurs années sèches se suivent, les ressources en eau du sol s'épuisent, les puits s'assèchent et les sources tarissent : la misère devient disette et la disette, famine.

Nous avons insisté sur les risques que le climat fait ici courir à l'agriculture ; c'est qu'ils sont exceptionnellement redoutables.

1. Genèse, 41.

Sans doute, dans tous les pays du monde les « bonnes années » sont rares — surtout de l'aveu des paysans — mais ici plus qu'ailleurs, et surtout les conséquences des défaillances climatiques y sont plus dangereuses. Une mauvaise année n'est pas, comme dans nos pays modérés de l'Ouest Européen, une question de plus ou de moins dans la récolte, mais de peu ou de rien.

Cette régulière irrégularité d'un ciel trompeur, cette menace permanente de la disette sont parmi les éléments fondamentaux qui expliquent la vie agricole du pays; tout le statut social de la terre, nous le verrons, le rôle exorbitant de la grande propriété, la situation humiliée du paysan en découlent pour une grande part. Plus profondément encore, ces mêmes causes ont agi sur l'âme des hommes de la terre; depuis l'aube des temps historiques, les aléas d'un climat semi-désertique planent sur ces campagnes où l'humanité occidentale fit son apprentissage du travail agricole; les civilisations se sont succédé sans alléger ces dures servitudes qui demeurent aujourd'hui telles qu'aux temps bibliques. Comment s'étonner que de pareilles conditions aient façonné un type humain spécial, une catégorie à part parmi les paysans du globe, le *fellah* du Proche-Orient ?

Le schéma général que nous venons de tracer s'applique avec plus ou moins de rigueur suivant les régions. Deux causes, le relief et l'éloignement de la mer ou sa proximité, viennent le modifier en agissant sur les deux éléments de base du climat : température et pluviosité.

Sur le régime des températures, la vaste nappe de la Méditerranée Orientale exerce une puissante action modératrice; elle tempère la chaleur des étés et les froids de l'hiver. Les lignes isothermes y sont quasi parallèles au rivage (*fig. 4 et 5*). En janvier, toute la côte jouit d'une moyenne supérieure à 10° , même 12° pour le Liban et la Palestine; celle de l'intérieur tombe au-dessous de 8° et même de 6° au Nord. Plus de 6° de moyenne distinguent ainsi Lattaquié de Hama, distants pourtant de moins de 100 kilomètres. Le contraste des températures extrêmes est plus marqué encore : la neige recouvre souvent les plateaux de l'intérieur, tandis que les jardins d'orangers fleurissent au long du rivage.

En été, la situation est renversée et la température s'accroît rapidement vers l'Est; la brise de mer maintient sur toute la côte une relative fraîcheur; la moyenne de juillet n'y atteint pas 26° , elle dépasse au contraire 28° , 30° et même 32° à l'intérieur et les extrêmes de plus de 40° y sont chose courante. Sur la côte, donc, un régime modéré, sans grandes amplitudes saisonnières, aux hivers doux et aux étés tièdes, d'allure nettement maritime.

A l'intérieur, un régime extrême, aux très fortes amplitudes,

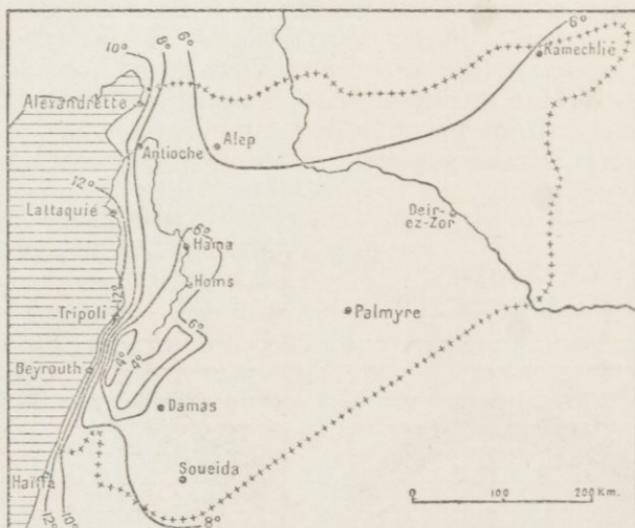


FIG. 4. — Isothermes de janvier.

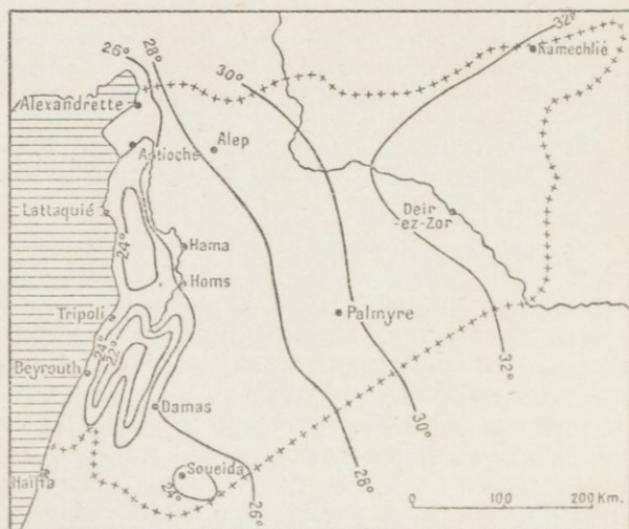


FIG. 5. — Isothermes de juillet.

hivers froids et étés brûlants, d'allure continentale. L'opposition des graphiques thermiques de Beyrouth et de Deir-ez-Zor est caractéristique (fig. 6).

La répartition des pluies vient accroître ce contraste : la seule source d'humidité du Proche-Orient est, en effet, la Méditerranée; du Nord, du Sud et de l'Est, ne lui viennent que des souffles desséchants; les seuls vents pluvieux qui l'abordent sont les vents d'Ouest méditerranéens. Il est normal qu'ils déposent la majeure part de leur humidité sur le premier littoral qu'ils rencontrent. Le relief augmente encore ces précipitations puisqu'il

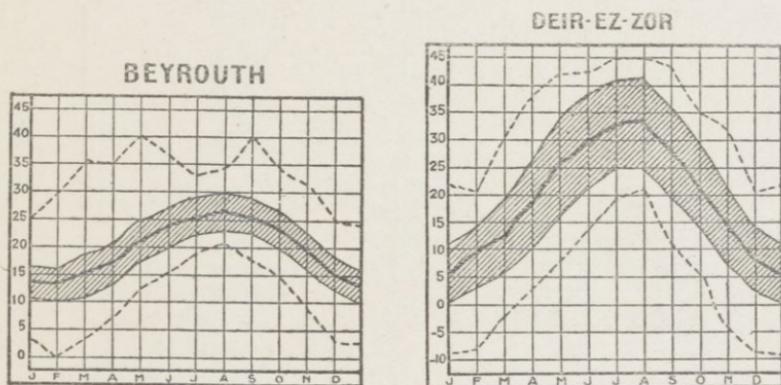


FIG. 6. — Courbes comparées des températures à Beyrouth et Deir-ez-Zor.

En trait fort, température moyenne mensuelle; en grisé, minima et maxima mensuels moyens; en pointillé, minima et maxima mensuels absolus.

Opposition entre les deux régimes — continental et maritime. — Pour Beyrouth, les deux pointes des maxima absolus — mai et septembre — correspondent aux coups de *khamsin* et leur abaissement en juin, juillet, août, au régime dominant des vents de mer.

est ici parallèle au rivage. Aussi les côtes du Levant sont-elles parmi les plus abondamment arrosées du bassin méditerranéen : Beyrouth reçoit 900 millimètres de pluies, et les stations du Liban de 1.000 à 1.500 millimètres (fig. 7).

Mais la première barrière montagneuse franchie, les vents ont perdu leur humidité; ils ne tardent pas à devenir secs et même desséchants à mesure qu'ils s'enfoncent dans l'intérieur. Aussi les précipitations diminuent-elles avec une extraordinaire rapidité : la ligne isohyète de 500 millimètres passe partout à moins de 100 kilomètres du rivage, suivie de près par celle de 250. Alep ne reçoit déjà plus que 450 millimètres et Damas, 230. Or, la ligne de 250 millimètres est la limite de la steppe désertique, et celle de 100 millimètres qui lui succède marque l'entrée dans le désert proprement dit (Deir-ez-Zor : 127 mm.).

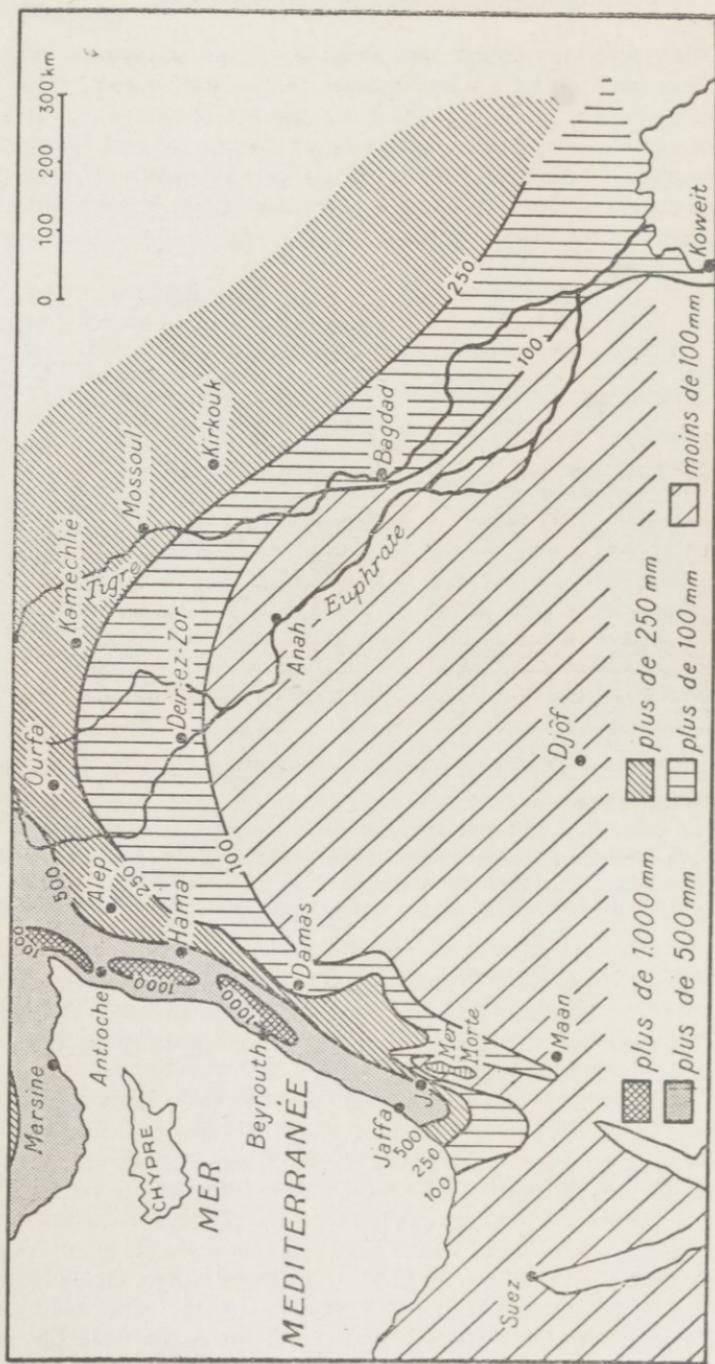


FIG. 7. — Carte des pluies.

La ligne de 250 mm. marque la limite de la steppe désertique, celle de 100 mm. la limite du désert proprement dit.

Ainsi, bien qu'ils procèdent tous deux du même mécanisme général, il faut distinguer dans le Proche-Orient deux climats qui non seulement diffèrent, mais même s'opposent et qui ont tous deux également des vocations agricoles différentes et parfois opposées : le climat du littoral et des versants occidentaux des massifs côtiers que l'on peut appeler le *climat levantin*, et le climat de l'intérieur ou *climat syrien*.

Le premier est caractérisé par une grande égalité de température, des pluies abondantes et une humidité constante même au cœur de l'été. Non seulement, en effet, la saison sèche y est

BEYROUTH

DEIR-EZ-ZOR

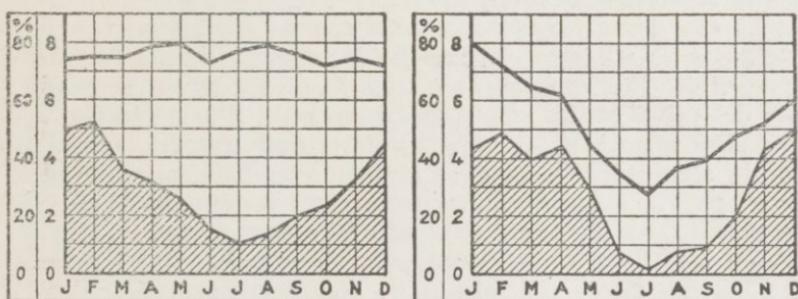


FIG. 8. — Humidité et nébulosité comparées à Beyrouth et à Deir-ez-Zor.

En trait fort, moyenne mensuelle de l'humidité relative exprimée en pourcentage.

En grisé, moyenne mensuelle de la nébulosité exprimée en dixièmes de ciel couvert.

réduite en extension, des orages éclatant en mai, juin et septembre, mais surtout l'air y demeure constamment humide grâce aux vapeurs venues de la Méditerranée voisine et que les vents accumulent au pied des massifs côtiers. Fait essentiel, ce sont les mois les plus pauvres en précipitations qui enregistrent le plus fort degré hygrométrique; de juin à septembre, l'humidité relative à Beyrouth ne descend pas au-dessous de 70 p. 100. Cette humidité sécheresse de l'été est le trait le plus original du climat levantin (*fig. 8*); c'est celui qui frappe le plus le voyageur, surtout lorsqu'il vient de l'arrière-pays; au mois d'août, aller de Damas à Beyrouth ou d'Alep à Lattaquié, c'est passer du four sec à l'étuve; dans l'air saturé d'humidité, l'évaporation ne joue plus, le corps est constamment moite de sueur.

Mais cette chaleur humide, pénible aux hommes, est excellente pour les plantes; elle compense, en quelque sorte, l'absence des

pluies ; le jour, elle les protège de la dessiccation qui les brûle dans l'intérieur, pays du soleil sans ombre et des vents altérés ; la nuit, elle les arrose d'abondantes rosées. Elle explique l'une des apparentes contradictions de la vie agricole du pays, l'importance et la variété des *cultures d'été non irriguées* : maïs, sorgho, tabac, coton, etc... C'est de l'atmosphère plus que du sol que ces plantes estivales tirent l'humidité nécessaire à leur croissance.

La douceur de la température renforce encore ces facteurs favorables à la vie végétale ; en été, la moyenne ne dépasse guère 26 ou 27°, et il n'y a pour ainsi dire plus d'hiver thermique : la moyenne de janvier ne descend pas au-dessous de 13° ; le gel et la neige sont à peu près inconnus ; il n'y a plus d'arrêt complet de la végétation, ni hiver, ni été.

La côte levantine apparaît ainsi comme une région favorisée au point de vue agricole, surtout en ce qui concerne l'acclimatement des plantes étrangères. C'est là, on l'a souvent remarqué, un des privilèges du monde méditerranéen : il peut recevoir sur ses rives aussi bien les végétaux de la zone tempérée que ceux de la zone tropicale et c'est ainsi que sa flore, primitivement assez pauvre, s'est enrichie successivement des apports de tous les continents, de l'oranger des pays de moussons aux cactus de l'Amérique Centrale, à l'eucalyptus d'Australie.

Dans ce grand rôle historique d'acclimatement des plantes cultivées, la côte levantine a joué un rôle prééminent de par son climat, le plus doux et, si l'on peut dire, le plus méditerranéen de la Méditerranée : c'est par elle que se sont introduits la plupart des arbres fruitiers originaires de l'Asie Centrale, le poirier, le pommier, le noyer, le cognassier, l'amandier, l'abricotier, le grenadier, le pistachier, et même, ne l'oublions pas, la vigne. De la Chine sont venus les agrumes, le mûrier, le pêcher ; de l'Inde tropicale : le riz, la canne à sucre et le coton ; tout dernièrement enfin, d'Afrique, le bananier.

A certains points de vue donc, le climat levantin peut être considéré comme spécialement favorisé, et, il l'est, en effet, par la richesse des possibilités agricoles qu'il offre. Mais il ne faut pas oublier que ce climat ne règne que sur une bande littorale étroite et montagneuse, offrant plus de cailloux et de rochers que de sols arables, et qu'en outre, il lui faut, pour tenir ses promesses, une solide organisation technique et sociale lui permettant de pallier les risques d'irrégularité inhérents au rythme même du climat oriental.

Ceux-ci prennent leur revanche dans les régions de l'intérieur qui couvrent les 8/10 du pays. Très rapidement, en effet, le volume des précipitations s'amointrit, en même temps que s'accroît la chaleur des étés et l'évaporation. Les températures deviennent

excessives : les froids de l'hiver excluent les plantes délicates de la côte ; les cultures deviennent de moins en moins nombreuses et de plus en plus aléatoires ; les arbres disparaissent, les céréales mêmes se clairsemment : il ne reste bientôt plus comme ressource que l'élevage, qui devient lui-même vers l'Est de plus en plus extensif, de plus en plus nomade.

Au point de vue climatique, un grand fait domine donc la vie agricole du Proche-Orient, c'est la coexistence sur son territoire de deux genres de vie opposés, nés précisément des deux aspects de son climat : élevage nomade et culture sédentaire. Climat aride à tendance désertique, il favorise partout, et en de nombreux endroits exige, la vie pastorale. Celle-ci trouve ici quelques-uns de ses domaines privilégiés ; pour qui la parcourt au printemps, la Haute Djéziré peut passer pour le paradis des pasteurs : l'herbe dense, bariolée de fleurs, verdoie à l'infini, lassant même la dent avide des moutons ; le lait coule en abondance sous les tentes ; aucun souci, aucun travail même ne vient troubler l'heureux nomade ; il semble que Dieu seul puisse arrêter la multiplication spontanée et sans fin des libres troupeaux dans une nature si généreuse : c'est le printemps au désert, la liberté dans l'abondance, l'un des thèmes favoris de la poésie arabe, d'avant l'Islam à nos jours.

Cette vie pastorale, il faut le souligner, n'est pas exclusive de toute culture : grâce aux pluies d'hiver, on peut semer, sans grands travaux préparatoires, orge et blé dans les fonds de cuvettes humides, et les récolter — les années où il a plu à Dieu de faire pleuvoir. Toute une gamme de nuances variées mène ainsi du nomade pur qui n'a que ses troupeaux, au sédentaire pur qui n'a que ses champs ; et cette gamme n'est nettement arrêtée ni dans le temps ni dans l'espace : tel groupe de tentes aujourd'hui libres et vagabondes, demain se fixeront au sol, et inversement. Telle portion de la steppe aujourd'hui inculte sera demain soumise, appropriée et cultivée pour être plus tard à son tour abandonnée. Ces perpétuelles fluctuations de la vie humaine sont un des traits saillants du Proche-Orient ; elles s'expliquent par le climat, par ses possibilités comme par ses aléas.

L'Orient, cependant, n'aurait pas pris dans l'histoire la place qu'il a tenue, s'il était resté exclusivement une terre d'élevage et de maigres cultures sèches, une terre de nomades et de demi-sédentaires. Mais la mise en réserve par le sol des pluies surabondantes de l'hiver permettait une meilleure utilisation des ressources du sol et du climat : la culture par irrigation. Aux troupeaux vagabonds, aux champs temporaires s'oppose le travail patient de l'arbre et du canal ; aux horizons sans fin de la steppe, le cadre

clos du jardin d'oasis autour de son bassin. Et ce sont les palmeraies du Bas Irak, les vergers de Damas, les orangeries de la côte méditerranéenne, toute une vie rurale intense, aussi accrochée au sol que le nomade à l'espace et à sa liberté, un monde de terriens prêts à se faire tuer au besoin pour défendre leurs oliviers ou le filet d'eau qui est leur part d'héritage.

La coexistence de ces deux types agricoles constitue la texture même de la vie du Proche-Orient, de même que leurs conflits la trame de son histoire. Les particularités du climat n'expliquent pas tout, bien sûr : ce serait trop simple, et nous le verrons par l'étude des conditions historiques. Mais le climat demeure le premier, le grand responsable.

LES EAUX.

Les climats que nous venons de décrire donnent aux eaux terrestres un rôle essentiel dans la vie agricole. Dans nos régions humides d'Europe Occidentale, les eaux atmosphériques suffisent à la croissance des plantes ; sources, ruisseaux, rivières et fleuves traversent nos cultures en étrangers ; ils n'ont pour fonction que d'évacuer le trop-plein d'eau du sol ; ils ne participent pas au travail agricole, ils ne modifient même pas l'aspect du tapis végétal : dans un paysage normand, vous aurez peine à localiser sources et cours d'eau. Dans le Proche-Orient, au contraire, sous un ciel avare de pluie et sur un sol brûlé de soleil, la moindre source, le plus petit filet d'eau se révèlent dans le paysage par une tache ou une ligne de verdure sombre tranchant sur la grisaille des végétations sèches. Sous le climat de l'intérieur, l'eau est une nécessité quasi absolue pour l'agriculture et la vie sédentaire ; en dehors d'elle, il ne peut y avoir que steppe ou désert et nomadisme. Sous le climat du littoral, la servitude de l'eau est allégée, nous l'avons dit, par l'humidité de l'atmosphère ; mais même dans les régions les plus favorisées, l'eau demeure indispensable pour toute culture intensive. Seule sa présence permet de parer aux aléas du climat et d'utiliser à plein la chaleur et le soleil des étés. En dehors d'elle, toute exploitation demeure imparfaite, incomplète et précaire : de là, cet idéal d'oasis à quoi rêve tout paysan oriental.

Cette notion d'oasis est, il est vrai, relative, tout comme celle de désert qui lui est complémentaire. Il y a l'oasis absolue, surgissant de l'aridité totale : telles Palmyre et aussi, si l'on veut, Damas. Mais tout au long des steppes à céréales de la Syrie Centrale, riches mais brûlées et nues, les jardins sur l'Oronte relèvent aussi de la culture en oasis ; c'est le même contraste

de fraîcheur et d'ombre succédant au grand soleil. Et sur le littoral même les vergers, les orangeries, les bananeraies, qui ne sauraient vivre sans eau courante, sont autant d'oasis au milieu des cultures sèches; et de même chaque petit jardin que s'aménage chaque paysan, dès qu'il le peut, autour d'un bassin qui recueille précieusement la dérivation d'un ruisseau, le suintement d'une source, ou les tonnelets d'eau remontés par la *noria*; ce jardin, c'est pour lui la permanence de la vie en dépit des caprices du ciel et sa libération des servitudes du climat.

Aussi comprend-on que la nostalgie de l'eau — autant que de la terre — soit ici au fond de l'âme paysanne : toute l'agriculture orientale s'ordonne autour de ce drame permanent : la quête de l'eau. A cet appel des hommes, comment répondait la nature ? Qu'offrait-elle comme ressources utilisables ? Pour nos esprits nourris des longs fleuves et des calmes rivières, l'aspect normal de la richesse hydraulique est formé par le cours d'eau déroulant son ruban continu de la source à la mer. Aspect exceptionnel en Orient, car tout ici lui est contraire : l'évaporation qui menace toute surface aquatique exposée aux vents et au soleil; le sol, très souvent perméable, qui absorbe les eaux courantes; le relief même qui, le long de la côte, barre le passage aux rivières et les force à se perdre en marécages ou en lacs que le soleil achève, comme c'est le cas pour le Jourdain et la mer Morte.

Ainsi, peu de cours d'eau pérennes; le réseau hydrographique est pauvre, incohérent et temporaire et les ressources qu'il offre aux hommes sont rares, sporadiques ou difficilement utilisables. Ses deux plus grands fleuves lui viennent de terres étrangères : c'est l'Euphrate et le Tigre, fils géants des monts d'Arménie et nourris de leurs neiges lointaines. Tous deux sont de puissants organismes : à son entrée en Syrie, l'Euphrate, lors de sa crue de printemps, peut atteindre un débit de 3.600 mètres cubes à la seconde, et le Tigre à Bagdad près de 7.000, soit presque le double. Mais ces fleuves magnifiques sont mal utilisés, et leur rôle agricole hors de toute proportion avec leurs possibilités (*Pl. I-2*).

L'arrivée sur l'Euphrate, lorsqu'on vient d'Alep, est saisissante : dans une majestueuse vallée, large de près de 10 kilomètres, le fleuve pousse ses flots rapides et limoneux en longs méandres encombrés de bancs de sable; à perte de vue, vers l'Est, les eaux étincellent au soleil, traçant jusqu'à l'horizon un ruban lumineux dans le poudroisement du désert. Mais ce paysage grandiose est mort : ces eaux semblent stériles et l'homme absent; seuls quelques tamaris mettent une note de grise verdure auprès des rives. Et l'esprit s'étonne qu'une pareille masse d'eau coule ainsi, inutile, dans la solitude.



LE PAYSAN ET LA TERRE

Collection fondée par Marc Bloch et dirigée par Charles Parain



Voici plusieurs années déjà que le plan de cette collection a commencé d'être tracé. Nous étions alors bien loin d'imaginer que sur ses débuts pèserait un des plus grands conflits de l'histoire européenne et de la nôtre. Les temps que nous vivons peuvent paraître, à qui ne regarderait que la surface des choses, médiocrement favorables à une telle entreprise. Fut-il, cependant, à aucun moment, plus nécessaire de fournir aux lecteurs de bonne volonté les moyens de s'informer sur l'homme et la société ? Il ne s'agit pas seulement de diversion intellectuelle, si légitime qu'en soit le besoin.

C'est à décrire, analyser, expliquer les divers types de l'humanité paysanne que cette suite de volumes est consacrée. L'homme des champs y apparaîtra, cela va de soi, avant tout dans le paysage familier de ses labours, de ses jardins et de ses pâtures, qui, façonné par le travail des générations, à son tour façonne leur destin. Mais on le verra aussi tel qu'il est ou fut à ses jours de prières ou de rustiques délassements ; sur la place du village où la communauté délibérante prit peu à peu conscience de son être ; sur les grands chemins de l'émigration ou de l'exode. En un mot, par la souplesse du dessein d'ensemble et la diversité d'ouvrages que nous concevons comme autant de feux entrecroisés, nous nous sommes efforcés de rendre justice à la variété même de la vie. Aussi bien chaque collaborateur — il est presque superflu de le dire — conservera-t-il la pleine liberté de sa vision propre et de son tempérament. Un esprit commun n'en guide pas moins l'entreprise, auquel tous se sont ralliés, parce qu'il répondait d'avance aux penchants et aux expériences de tous. Si certaines études s'orienteront, de préférence, vers les faits contemporains, tandis que d'autres pénétreront, au contraire, dans les profondeurs de l'histoire, c'est que nous sommes tous d'accord pour reconnaître la solidarité du présent et du passé, simples découpures, en vérité, arbitrairement pratiquées dans une durée continue, où le plus distant, à la fois, commande le plus proche et ne saurait s'interpréter qu'à sa lumière.

Le paysan français aura sa part, que nous souhaitons très large. Mais nous sommes d'ailleurs résolus à porter nos regards beaucoup plus loin que les frontières de l'Europe ou des civilisations de modèle occidental ; ce n'est pas sur notre terre que l'on a jamais incliné à méconnaître l'attrait et le caractère sacré de tout effort humain, sous quelques cieux ou par quelque branche de la grande famille des hommes qu'on le voie accompli. Les spécialistes trouveront, espérons-nous, aide et profit dans notre collection. Qu'on veuille bien cependant ne pas s'y tromper : nous écrivons pour quiconque aime lire, regarder autour de soi et comprendre.

Ouvrages parus

HENRI LABOURET
PAYSANS
D'AFRIQUE OCCIDENTALE

ALBERT DAUZAT
LE VILLAGE
ET LE PAYSAN DE FRANCE

JACQUES WEULERSSE
PAYSANS DE SYRIE ET DU PROCHE-ORIENT

A paraître

P. COUTIN
LE DÉPEUPLEMENT
DES CAMPAGNES FRANÇAISES

RENÉ DUMONT
VOYAGE D'UN AGRONOME
EN FRANCE (1935-1944)

G. LE BRAS
L'ÉGLISE ET LE VILLAGE
OCTAVE FESTY
LES CONDITIONS DE PRODUCTION
ET DE RECOLTE DES CÉRÉALES
PENDANT LA RÉVOLUTION

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

